

Lecture croisée de 1984 de George Orwell (1949) et de 2084 : la fin du monde de Boualem Sansal (2015) - Stephen MANGEON (Philosophie) et Gilles Cauchy (Lettres modernes) - classe de Terminale - Lycée Anguier, Eu

Table des matières

<u>Lecture croisée de 1984 de George Orwell (1949) et de 2084 : la fin du monde de Boualem Sansal (2015).</u>	1
<u>Introduction</u>	1
<u>Objectifs généraux</u>	2
<u>Liens avec le programme.</u>	3
<u>Objectifs didactiques et pédagogiques.</u>	4
<u>Déroulement.</u>	5
<u>La présentation de l'auteur et de l'œuvre.</u>	5
<u>Une leçon sur la fabrique du consentement, ou le rapport entre langage et pensée.</u>	7
<u>Les compétences travaillées</u>	10
<u>Bilan</u>	10

Introduction

L'enseignement de la spécialité Humanités, Lettres et Philosophie se donne pour ambition, en réunissant des disciplines à la fois différentes et fortement liées, de proposer « une approche nouvelle de grandes questions de culture et une initiation à une réflexion personnelle sur ces questions, nourrie par la rencontre et la fréquentation d'œuvres d'intérêt majeur. » (Préambule du Programme HLP, Bulletin officiel spécial n°8 du 25 juillet 2019). Il vise ainsi à développer « l'ensemble des compétences relatives à la lecture, à l'interprétation des œuvres et des textes, à l'expression et à l'analyse de problèmes et d'objets complexes. » (Idem)

Pour satisfaire à cette ambition, la lecture d'œuvres complètes constitue le moyen privilégié par lequel on peut faire accéder à la complexité comme à la richesse d'une pensée singulière, celle des grands auteurs de la tradition philosophique et littéraire, en développant l'approche bidisciplinaire ainsi que l'entrelacement des thèmes du programme.

C'est dans cette perspective que mon collègue et moi-même avons constitué un programme de lecture à destination du groupe d'élèves de la Spécialité HLP dont nous avons la responsabilité au lycée Anguier de la ville d'Eu.

*Parmi les œuvres étudiées, nous avons choisi **deux textes** en particulier, qui par leur caractère romanesque se prêtent particulièrement à une lecture personnelle. Il s'agit de **1984 de George Orwell (1949) et de 2084 : la fin du monde de Boualem Sansal (2015).***

Objectifs

Le choix de ces œuvres s'explique par leur *description d'univers fictionnels*, qui, cependant, *s'ancrent* profondément dans des *contextes et des situations historiques particulières* :

D'une part, chez Orwell, *la guerre d'Espagne* dans laquelle il s'engage fin décembre 1936. Ce qu'il voit alors lui donne à jamais « l'horreur de la politique », écrira-t-il dans *Hommage à la Catalogne*. Il y découvre en effet le vrai visage des staliniens, plus soucieux d'exterminer leurs alliés trotskistes que de défendre la cause républicaine, ainsi que la révolution trahie par les porcs de la *Ferme des animaux*, publiée en 1945. Il y voit déjà à l'œuvre la « double pensée » typique du plunitif totalitaire, et le « $2 + 2 = 5$ » de la falsification médiatique de masse. Tout l'enfer mental de 1984 :

« En Espagne, pour la première fois, je vis des articles de journaux qui n'avaient absolument aucun rapport avec la réalité des faits, pas même ce type de relation que conserve encore un mensonge ordinaire », écrit-il dans *Retour sur la guerre d'Espagne*. « Je vis des troupes qui avaient combattu courageusement accusées de trahison et de lâcheté, et d'autres qui n'avaient jamais vu le feu, acclamées pour leurs victoires imaginaires; et je vis des journaux de Londres colporter ces mensonges, et des intellectuels zélés édifier toute une superstructure d'émotions sur des événements qui ne s'étaient jamais produits. »

Quant à Boualem Sansal, il imagine une société née suite aux *extrémismes religieux actuels*. L'auteur est en effet algérien, et n'a jamais cessé de vivre dans son pays. Plusieurs de ses écrits y sont pourtant censurés par le régime, qui considère ses romans comme subversifs. L'Abistan qu'il décrit dans son roman fait ainsi référence à l'ère *du terrorisme* : que deviendrait le monde si les extrémistes venaient à tout détruire, anéantir nos civilisations occidentales et notre mode de vie, et régnaient sur tout et sur tous ? C'est ce que suggère le roman, bien qu'il dépeigne une époque lointaine, bien après cette date de 2084.

Dans les deux cas, il s'agit donc de *dystopie*, un genre littéraire que l'on pourrait qualifier de *philosophique* par excellence, puisqu'il vise, par le décalage qu'il instaure, à transposer petit à petit, et presque à l'insu du lecteur, l'univers fictionnel qu'il décrit à notre réalité. La dystopie, en nous dérangeant de manière subtile et déguisée, nous conduit à porter une réflexion sur notre quotidien et nos sociétés, qui semblent pourtant, à première vue, si éloignées du monde décrit. Elle permet ainsi de conjoindre l'approche à la fois littéraire et philosophique dans des œuvres relativement faciles d'accès par leur dimension narrative.

De plus, et au-delà de leur ancrage dans des *situations historiques particulières*, on a aussi affaire, avec ces deux romans, à des *œuvres qui exploitent la dimension mythique de l'écriture*, et permettent donc de *s'affranchir d'un contexte historique pour interroger un rapport à la fois personnel, mais aussi universel de l'homme à son monde*. En effet, si la filiation de 2084 : la fin du monde de Boualem Sansal avec 1984 d'Orwell est explicite dans son titre même, on peut également lire 1984 comme une réécriture de la République de Platon, dans la dimension totalitaire mise en évidence par Karl Popper dans *La Société ouverte et ses ennemis* (1945). La parenté entre les systèmes décrits par Platon et Orwell apparaît en effet évidente : un peuple livré à ses instincts, une classe intermédiaire de gardiens de l'ordre, une élite de philosophes dirigeants et manipulateurs.

La lecture de ces œuvres permet ainsi de mettre en évidence une *fonction commune à la littérature et à la philosophie* : nous permettre de *penser plus*, par un travail d'*interprétation* qui vise à donner du sens à notre expérience du monde, par le recours au *mythe* et à sa *palingénésie*, qui le ressuscite dans une époque dont il se révèle apte à exprimer au mieux les problèmes propres.

Comme le montre Mircéa Éliade dans *Aspects du mythe* (1963), loin d'être une histoire fausse, inventée de toute pièce, une fable, une invention - un mensonge, finalement - , le mythe fournit des modèles de comportements, un sens au monde et une valeur à l'existence, et c'est pour cela qu'il nous concerne personnellement.

Liens avec le programme

La lecture de 1984 de George Orwell s'inscrit en forme de *transition* entre les deux thèmes principaux du programme de la spécialité HLP en Terminale. Elle permet en effet d'articuler ensemble les deux thèmes autour desquels se structure l'année de Terminale, à savoir la *recherche de soi et l'humanité en question*, en invitant, comme nous le prescrit le programme, à interroger à la fois « la relation des êtres humains à eux-mêmes et la question du moi » comme le questionnement « sur l'Humanité et son histoire, sur ses expériences caractéristiques et sur son devenir ». Cette lecture constitue donc une *charnière*, propre à opérer une *transition* entre ces deux ordres de questions, certes différentes mais organiquement liées.

Longue réflexion sur la langue, la mémoire, le désespoir, la subjectivité et la nature humaine, l'histoire personnelle de Winston Smith ouvre, dans la perfection mécanique, inhumaine, du tableau contre-utopique la brèche du champ romanesque. Elle y parvient au travers d'une relation amoureuse impossible et finalement trahie, par laquelle le personnage cherche à se réapproprier son histoire personnelle mais aussi sa subjectivité.

1984 est donc une œuvre dont la lecture supporte de nombreux points d'entrée dans notre programme : d'abord, *les expressions de la sensibilité*, mais aussi *les métamorphoses du moi*.

Tout le roman laisse en effet entendre que *la vie intérieure et l'expérience extérieure se rejoignent*. Dès le début se joue en Winston, le héros, un *drame* dont il est à la fois la victime et l'acteur. Winston se souvient de la dernière fois qu'il vit sa mère et sa sœur. Ce souvenir, il l'avait refoulé, or c'est lui qui concentre tout le drame de Winston (« Il s'était rappelé dans son rêve la dernière vision qu'il avait eue de sa mère. (...) C'était un souvenir qu'il avait volontairement repoussé de sa conscience pendant des années. (...) Un jour, on distribua une ration de chocolat. (...) Winston arracha le chocolat d'entre les mains de sa sœur et s'enfuit vers la porte. » G. Orwell, 1984, pp. 229-232). Le drame qu'il vit s'est déjà produit dans le passé, car il croit avoir tué sa mère. Mais c'est à l'âge adulte qu'il prend son véritable sens, à un niveau conscient. Si l'abandon de sa mère était de l'ordre de l'instinct, en revanche sa redécouverte est de l'ordre du sentiment.

La chambre 101 conduit à la réalisation du cauchemar. *Le renoncement à l'amour de Julia est la réalisation du meurtre de sa mère*. (« Il n'y avait qu'une personne sur qui il pût transférer sa punition, un seul corps qu'il pût jeter entre les rats et lui. Il cria frénétiquement, à plusieurs reprises : Faites-le à Julia ! Faites-le à Julia ! Pas à moi ! Julia ! Ce que vous lui faites m'est égal. Déchirez-lui le visage. Epluchez-la jusqu'aux os. Pas moi ! Julia ! Pas moi ! » G. Orwell, 1984, p. 402). Le corps de Julia, comme celui de sa mère, qui le protégeaient, d'une même grâce naturelle, du Parti et des rats, c'est-à-dire de ses propres pulsions meurtrières, ont été remplacés par Big Brother, qui le protège de l'amour humain, mais fait de lui un rat, ce rat qu'il avait déjà été dans son enfance, lorsqu'il avait arraché le chocolat des mains de sa sœur mourante.

En outre, ce roman constitue également un point d'appui essentiel pour aborder deux autres entrées du programme qui figurent dans l'humanité en question : *histoire et violence*, et *l'humain et ses limites*.

En effet, lire Orwell aujourd'hui, c'est *faire l'épreuve, en soi, de ce que partagent les hommes soumis à des idéologies oppressives, à savoir : l'aliénation et la déshumanisation*. En trahissant Julia pour le Parti, *c'est lui-même que Winston renie, et ce faisant, il renie aussi l'humanité en lui*. Le Parti intérieur, qui le conduit à ce reniement, en fait, par-là, l'un des siens. C'est en ce sens qu'il est « le dernier homme » – titre initialement projeté par Orwell pour ce roman : non parce qu'il n'y en aurait pas d'autres après lui, mais parce qu'il incarne la *compromission avec l'inhumain*. Winston n'a cessé de flirter avec le pouvoir, et en le torturant, O'Brien prépare ainsi sa succession, pour assurer l'immortalité du Parti.

En conclusion, on peut affirmer que 1984 se prête donc aussi bien à une analyse littéraire que philosophique, car *le thème totalitaire s'articule parfaitement à la trame romanesque*, ou plutôt cette trame coïncide avec le thème. Les analyses du totalitarisme menées par Orwell précèdent celles, postérieures de quelques années, de Hannah Arendt. Et elles s'organisent de manière très rigoureuse dans le récit romanesque, sous la forme d'une réflexion menée par Winston au moment de rédiger son journal, de procéder à la reconquête de soi (« il ne s'agit même pas de falsification, pensa Winston... » (p. 45).

Objectifs didactiques et pédagogiques

La lecture et l'étude des deux textes donnés en référence obéit à une double perspective, dont la première se subordonne à la seconde, et qui renvoie chacune à deux parties de notre programme : l'humanité en question et la recherche de soi.

Tout d'abord, à travers la lecture de cet ouvrage, et sa réécriture par Boualem Sansal, nous nous proposons de montrer *comment le totalitarisme peut apparaître comme l'entreprise politique de destruction de l'humanité*, ainsi que nous l'ont appris Hannah Arendt dans *Le Système totalitaire*, au tome 3 de *Les Origines du totalitarisme* (1951) et Alexandre Soljenitsyne dans *L'Archipel du Goulag* (1973). Dans l'étude que nous avons fait de ce roman, nous avons cherché à *montrer la manière dont le thème, l'expérience totalitaire, s'inscrit dans la narration*, jusqu'à s'incarner sous la forme d'une *lutte, à l'intérieur du personnage principal, entre l'humain et l'inhumain*. En effet, la progressive descente de Winston vers la perte de soi, et son adhésion finale à l'angsoc, vers l'amour de Big Brother, vers l'amour de la mort, annonce les conceptions philosophiques du totalitarisme, d'ailleurs de peu postérieures à la mort d'Orwell lui-même.

Ensuite, il nous importe de mettre en évidence l'idée selon laquelle la forme achevée du totalitarisme, la négation de la subjectivité, se réalise dans un totalitarisme de la pensée, ce qui suppose une prise de pouvoir sur les mots et le langage en général. En effet, tout se passe comme si, entre les citoyens de 1984, la communication n'était que répétition infinie du verbe par lequel BB s'auto-célèbre. Personne ne parle ni n'écoute, personne n'existe dans le discours novlangue. Ainsi, si la *novlangue* apparaît comme la *langue totalitaire par excellence*, *c'est parce qu'il s'agit d'un système de signes bouclé sur lui-même, d'une totalité hors de laquelle aucune réalité ne peut exister*. La finalité du langage n'est alors plus de saisir ou comprendre le monde, mais faire en sorte que rien n'existe en dehors de lui. *Si tout n'est que langage, alors le langage est tout* : Il n'y a plus dans 1984 que la *parole tautologique* qui part de Big Brother pour y revenir.

Il n'est pas anecdotique que le roman s'ouvre sur les yeux de Big Brother, et sur le *début de l'écriture d'un journal* par Winston. D'emblée le décor est posé, le combat a lieu entre Winston et Big Brother, entre le regard omniprésent de Big Brother par rapport auquel il n'y a pas d'évasion et le regard impossible sur soi-même que l'écriture a pour fonction de rétablir : *écrire, c'est*

apprendre à dire je, et justement, c'est d'être sujet qui est coupable dans le système totalitaire. Apprendre à dire je, même sans destinataire effectif, c'est restaurer l'homme au fond de soi. L'acte d'ouvrir un journal intime, apparemment narcissique et solitaire, s'avère une entreprise solidaire et politique.

Déroulement

Notre travail s'est déroulé en plusieurs temps, sur une période qui court des vacances de Noël aux vacances de Pâques.

- D'abord, une présentation de l'auteur et des principaux thèmes de l'œuvre, en classe. Celle-ci a été d'autant mieux appréhendée que les élèves avaient eu l'occasion, pour la plupart de lire *La Ferme des animaux* en classe de Première.
- La lecture de *1984* par les élèves, durant les congés de Noël et au-delà.
- Un questionnaire validant cette lecture, et destiné à s'assurer de la compréhension littérale de l'œuvre (les personnages, l'histoire).
- L'élaboration collective, sous la forme d'un padlet, d'un recueil de citations à partir d'une relecture du chapitre 5 (l'échange avec Syme) et de l'appendice (Principes de la novlangue).
- Une réflexion en classe sur les rapports entre le langage et la pensée, où l'on cherche à déterminer comment une langue officielle est mise au service d'un projet politique.
- L'élaboration d'un *essai* personnel, où les élèves ont pu réinvestir leurs connaissances sur la question : quelles fonctions exerce la novlangue dans *1984* d'Orwell ? (correction en classe)
- Enfin, et en guise de *prolongement*, un programme de lectures complémentaires, proposé par le professeur de Lettres, comprenant, outre *2084 : la fin du monde* de Boualem Sansal :
 - *Ravage*, René Barjavel
 - *Fahrenheit 451*, Ray Bradbury
 - *La Route*, Cormac Mac Carthy
 - *Défaite des maîtres et possesseurs*, Vincent Messager
 - *La Servante écarlate*, Margaret Atwood
 - *D'or et de jungle*, Jean Christophe Ruffin.

Chaque œuvre est lue et présentée en classe par un groupe de 3 à 4 élèves. Ces lectures, qui doivent s'achever après les vacances de Printemps, donnent lieu à une série de prises de parole de 10 min ayant pour but de rendre compte d'un acte de lecture, ainsi que d'une mise en perspective de l'œuvre par rapport à une thématique et à un contexte.

Cette prise de parole doit correspondre au canevas suivant :

- Présentation de l'œuvre
- Caractérisation de la dystopie à travers des personnages ou des passages clés
- Partis pris narratifs
- Vision de l'homme au sein d'une société
- Rapport au contexte historique et sociétal.

Il s'agit alors de montrer autour de quelle réflexion s'articule la vision de l'auteur.

Présentation de l'auteur et de l'œuvre

George Orwell, de son vrai nom Eric Arthur Blair, était un *écrivain et journaliste anglais* né le 25 juin 1903 à Motihari, en Inde britannique (aujourd'hui en Inde), et décédé le 21 janvier 1950 à Londres, en Angleterre.

Orwell a vécu une enfance marquée par la séparation de ses parents et par des *expériences éducatives strictes* dans des écoles privées. Il a rejoint la *fonction publique impériale* en Birmanie (actuelle Myanmar) mais a démissionné en 1927 pour se consacrer à l'écriture.

Ses premiers ouvrages, comme *Dans la dèche à Paris et à Londres* (1933) et *La Route de Wigan Pier* (1937), décrivent avec empathie la vie des classes laborieuses en Angleterre comme en France. Auteur de chroniques, d'articles, de poèmes, de reportages et de romans, Orwell a voulu « faire de l'écriture politique un art à part entière », en s'engageant du côté des pauvres, des victimes du colonialisme, et de tous ceux qui subissent le totalitarisme.

Orwell est surtout *célèbre pour ses romans* *La Ferme des animaux* (1945) et *1984* (1949). *La Ferme des animaux* est une *satire* politique allégorique sur la révolution russe et ses dérives autoritaires. Quant à *1984*, il s'agit une *dystopie* terrifiante, qui décrit un monde totalitaire où la liberté individuelle est anéantie au nom du pouvoir absolu de l'État. Il n'y a que peu d'écrivains qui peuvent, comme lui, se targuer d'avoir vu leur nom devenir un adjectif d'usage courant : de nos jours en effet, l'adjectif 'orwellien' désigne les dérives totalitaires, aux dimensions à la fois sanglantes et grotesques, du pouvoir.

Son engagement politique et social était profondément ancré dans ses écrits et dans sa vie. Orwell a combattu en Espagne pendant la guerre civile espagnole, en 1936, aux côtés des milices anarchistes et trotskistes, contre les *fascistes*. Bien que profondément socialiste, Orwell s'est engagé dans la dénonciation du *stalinisme*, ce qui lui a notamment valu d'être durablement proscrit, ignoré et calomnié par les communistes intégristes, d'être qualifié de "renégat du socialisme" par les organes soviétiques et de voir son livre majeur, *1984*, interdit en URSS jusqu'en 1985 !

Dans le cours préliminaire à la lecture de l'œuvre, nous sommes donc partis d'une citation tirée de l'ouvrage de Georges Orwell intitulé *Pourquoi j'écris* (1946), dans lequel il propose au lecteur de revenir avec lui sur les motivations qui l'ont amené à l'écriture : « Tout ce que j'ai écrit d'important depuis 1936 (Note : c'est-à-dire depuis son engagement dans les rangs du POUM en Espagne), chaque mot, chaque ligne, a été écrit, directement ou indirectement, contre le totalitarisme et pour le Socialisme démocratique tel que je le conçois. » (Georges Orwell, *Pourquoi j'écris*, p.25).

Après l'élaboration d'une courte biographie de l'auteur, notre propos introductif, en classe, visait à s'interroger sur la question de savoir : qu'est-ce que le totalitarisme ? Et qu'est-ce qu'Orwell entend par « socialisme démocratique » ?

Le *totalitarisme* est un type de régime politique inconnu des siècles précédant le XX^e siècle. Le concept est loin d'être accepté unanimement, surtout par les historiens. Si l'on s'en réfère aux grandes analyses de philosophie et sciences politiques contemporaines de 1984, il faut y voir une *tentative d'organisation absolue de la société par un pouvoir central*, qui rend impossible toute forme d'indépendance, qu'elle soit familiale, culturelle, intellectuelle ou spirituelle, *ce qui trouverait son achèvement dans les camps*, selon Hannah Arendt.

Il s'agissait d'abord de donner clairement à comprendre que dans le totalitarisme, *la société est absorbée par l'Etat*, alors même que dans les représentations politiques modernes, c'est *la société qui est à l'origine de l'Etat*, par exemple à partir du pacte social d'association.

Puis nous avons cherché à mettre en évidence les *caractères généraux du totalitarisme*, tels qu'on les trouve, par exemple, chez Carl Friedrich et Zbigniew Brzezinski, dans leur texte de 1956, *Totalitarian Dictatorship and Autocracy*.

- *Une idéologie* qui recouvre tous les aspects vitaux de l'existence humaine, qui est orientée vers la perfection d'un *état final de l'humanité* et qui de ce fait aspire à conquérir le monde.
- *Un parti de masse* unique, dirigé par un seul homme.
- *Un système de terreur* physique et psychique sous le contrôle du parti et de la police secrète.
- *Le monopole* de tous les moyens de communication de masse.
- *Le contrôle central de l'économie* tout entière.

Orwell avait perçu la nature des régimes totalitaires au moment de la guerre d'Espagne, avec l'action du parti communiste. Cette perception s'accroît très brutalement avec le pacte de non-agression germano-soviétique. Dans son esprit, il existait donc une *communauté de nature entre le nazisme et le stalinisme*.

Par opposition au *totalitarisme*, Orwell entend le « *socialisme démocratique* » comme cet *idéal de gauche* qu'il voyait en train de se réaliser dans la Barcelone révolutionnaire de 1937. Pour lui, le caractère démocratique de l'*idéal d'égalité et de fraternité* ne peut être préservé qu'à la condition d'un *rejet des pensées toutes faites*, mécaniques, fermées à l'expérience, à l'histoire, comme le marxisme des écrivains et des partis inféodés à l'URSS. C'est pourquoi il se détache des *intellectuels*, présentés comme couramment *coupables de complaisance* à l'égard du *mensonge* et de la *violence*, par leur fascination pour ce qui est dans « la ligne », et satisfait ainsi l'exigence d'ordre et de cohérence inhérente à toute idéologie. *Orwell en vint à voir dans le socialisme moins une théorie qu'une morale ordinaire et de bon sens* : celle d'une *commune décence* (la "*common decency*"), une forme d'humanité spontanée, qui relève de la sensibilité davantage que de la raison. Elle est présente chez les gens du commun, et indique « ce qui ne se fait pas », plus que ce que l'on doit faire. En 1939, à la veille de l'entrée de son pays à reculer dans la guerre la plus effroyable de l'histoire européenne, il écrit : « Tout le message de Dickens tient dans une constatation d'une colossale banalité : si les gens se comportaient comme il faut, le monde serait ce qu'il doit être ».

Une leçon sur la fabrique du consentement, ou le rapport entre langage et pensée

A l'issue d'un travail de relecture de quelques passages de 1984, et de l'élaboration d'un répertoire commun de citations, nous avons cherché ensuite à explorer le rapport du langage à la pensée, pour comprendre comment il s'articule chez Orwell à un projet politique.

Nous avons cherché à répondre à la question suivante : comment obtenir l'adhésion des individus à un ordre social injuste et inégalitaire, qui devrait susciter leur opposition ?

L'intuition majeure d'Orwell peut se formuler de la manière suivante : selon lui, *obtenir le consentement*¹ à un *ordre* (politique, social, ou économique) *injuste* ne nécessite aucunement *l'emploi de la violence ou de la coercition physique directe*, il suffit de *contraindre l'esprit*. *L'ordre social le plus efficace n'est assurément pas celui imposé de l'extérieur par la force mais celui qu'on s'impose à soi-même, qu'on s'approprie alors même qu'il nous est dicté.*

D'où la question de savoir : par quels mécanismes cette entreprise de fabrication du consentement se concrétise-t-elle ?

Le présupposé d'Orwell, c'est qu'il existe une *corrélation entre le langage et la pensée*, entre ce qui est dicible d'une part, et ce qui est pensable d'autre part. Orwell suggère l'idée selon laquelle que les mots orientent la pensée, en s'opposant ainsi à une conception du langage, comme moyen neutre d'expression de la pensée et de la réalité. Le langage traduit une certaine vision du monde. Il fonctionne comme un prisme d'entrée vers la réalité, qui peut donc être déformant. En d'autres termes, *notre accès à la réalité (de notre subjectivité comme du monde qui nous entoure) ne peut s'effectuer que par un intermédiaire représentatif ou interprétatif* (mots, images, sons, toucher...).

Ainsi, la réponse qu'apporte Orwell à la querelle philosophique du rapport entre langage et pensée est *dialectique* : « La vie de l'esprit consiste en un va-et-vient entre la pensée et son expression langagière. » conclut Jacques Dewitte, dans *Le Pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit - Essai sur la résistance au langage totalitaire* (2007). De sorte que lorsque l'un est délibérément modifié, l'autre en subit les conséquences.

La novlangue est une langue officielle

« Le novlangue a été la langue officielle de l'Océania. Il fut inventé pour répondre aux besoins de l'angsoc ou socialisme anglais. »

Dans le roman d'Orwell, la novlangue est une création institutionnelle *ex nihilo* du pouvoir politique de l'Océania, une politique publique, tout comme l'édification d'un programme éducatif. Le service des Recherches du Ministère de la Vérité où travaille Syme s'évertue à publier année après année des Dictionnaires de novlangue de plus en plus affinés, sur les ordres de Big Brother.

En l'an 1984, seuls les articles théoriques du Times (organe de propagande du Parti) sont rédigés exclusivement en novlangue, et quelques membres spécialistes du Parti l'utilisent avec constance et précision. L'immense majorité du Parti Extérieur (les fonctionnaires moyens) et des prolétaires y sont encore étrangers, mais les rédacteurs du XI^e Dictionnaire, version finale et aboutie de la novlangue, escomptaient « que le novlangue aurait finalement supplanté l'ancilangue [Note : ou la langue ordinaire] vers l'année 2050 ». Il s'agit donc d'un projet méthodique réalisé par un corps de l'État.

Plus intéressante encore est la consubstantialité de la novlangue avec l'idéologie qu'elle sous-tend : l'angsoc, ou socialisme anglais. Cette dernière peut être définie comme une *idéologie totalitaire*, en ce sens où les détenteurs du pouvoir politique contrôlent la *totalité* de l'existence humaine de ses sujets-fonctionnaires, puisqu'ils vont jusqu'à interdire les rapports sexuels guidés par le plaisir. Cette idéologie est aussi de nature *oligarchique*, car les membres du Parti ont institutionnalisé leur domination sur les fonctionnaires et les prolétaires.

¹ « Il ne faut pas comprendre "consentement" comme adhésion totale et explicite mais plutôt comme adhésion inconsciente ou « connivence non intentionnelle, forme de complicité qui s'ignore parce qu'elle va sans dire sans y penser » Alain Accardo, *De notre servitude involontaire*.

L'ambition d'un homme nouveau moulé par l'Angsoc nécessite le support du langage : « La révolution sera complète quand le langage sera parfait. »

Cette langue officielle est mise au service d'un projet politique

De quel projet est-il question ? Comme nous l'avons évoqué précédemment, il y a un dessein positif évident : « fournir un mode d'expression aux idées générales et aux habitudes mentales des dévots de l'angsoc ». À l'image de l'iconographie des idéologies politiques (la faucille et le marteau, l'Aigle noir, Marianne...), le langage participe à l'affirmation d'une cohérence nouvelle, en rupture avec l'ordre ancien.

Néanmoins, c'est bien le dessein négatif qui prime : « rendre impossible tout autre mode de pensée ». Ainsi se résume l'objectif originel de la novlangue. Il consiste à **réduire l'amplitude de la pensée en réduisant celle des mots**. Le ressort de toute entreprise totalitaire se noue justement dans la volonté de **s'accaparer le réel par le recouvrement intégral de la pensée et du langage**, ou, mieux, du langage sur la pensée. Nous n'assistons pas uniquement à une négation de ce qui s'écarte de l'orthodoxie, puisqu'elle implique une reconnaissance minimale de ce qui est nié, mais bien à un « non-dicible étant un non-être privé de tout statut » (Jacques Dewitte, *Le Pouvoir de la langue et la liberté de l'esprit - Essai sur la résistance au langage totalitaire*). Le projet totalitaire vise à s'approprier le réel lui-même, en soi ou à l'extérieur de soi. Il ne suffit pas de récuser l'idée selon laquelle 2 + 2 font 4, il est nécessaire d'extirper le processus mental qui y conduit : c'est cela qu'Orwell désigne sous le terme de "double-pensée". En effet, une **discipline absolue des consciences** est indispensable, pour les empêcher de percevoir et de répercuter les démentis de la réalité. C'est pourquoi, pour abolir en soi les deux principes pervers qui s'opposent à l'emprise du Parti sur la pensée collective - le principe de réalité et le principe de non-contradiction - chacun doit cultiver dès l'enfance cette technique mentale très subtile qu'est la "double-pensée", et qui conduit à rejeter « le témoignage des yeux et des oreilles » (Orwell, 1984).

La méthode de la novlangue

Bien qu'Orwell mentionne « l'invention de mots nouveaux » dans les dispositifs mis en œuvre, l'outil principal reste « l'élimination des mots indésirables » et « la suppression dans les mots restants de toute signification secondaire ». Appauvrir le vocabulaire, évincer toute ambivalence de sens, éradiquer la polysémie, éliminer les mots inutiles, simplifier à outrance les structures grammaticales : tels sont les principes qui guident la novlangue. De la sorte, la disparition d'un mot fait disparaître la réalité qu'il recouvrait.

Enlever au ressenti quotidien de la contrainte la possibilité de se désigner comme tel, en interdisant les mots d'oppression, ou de tyrannie, domination, et il disparaîtra. À l'inverse, il serait donc tout à fait possible de **créer du réel par la magie du langage**. C'est là l'essence même du projet totalitaire par le langage : **la dimension créatrice/ destructrice étouffe la dimension relationnelle entre l'expérience vécue et son expression langagière**.

Par exemple, le mot « égalité » est tout bonnement supprimé, celui de « liberté » voit sa signification restreinte à son usage courant (« le chemin est libre »), « mauvais » est remplacé par « bon » et « couteau » signifie autant l'action de couper que l'objet utilisé.

L'innovation linguistique se met donc au service de la destruction du sens, et le bouclage définitif du langage et de la pensée s'accomplit dans **l'inversion** pure et simple des significations du langage courant : « La liberté, c'est l'esclavage ». Le tour de force dépossède les individus de l'expression de leur propre expérience quotidienne, l'homme ordinaire « se sent étranger dans son propre monde, ne sachant plus comment lui donner un sens » (Orwell, 1984).

Ainsi, plusieurs moyens, qui se rejoignent dans leur fin, sont employés par les experts de Big Brother pour anéantir l'altérité en soi et l'opposition chez autrui. En dernière instance, cependant, la fabrique du consentement se confond avec celle d'un homme déshumanisé, car devenu un agent du système. C'est en ces termes qu'O'Brien s'adresse à sa victime Winston Smith dans la salle 101 : « Le commandement des anciens despotismes était : "Tu ne dois pas". Le commandement des totalitaires était : "Tu dois". Notre commandement est : "Tu es". Aucun de ceux que nous amenons ici ne se dresse plus jamais contre nous. »

Les compétences travaillées

Outre la lecture d'œuvres intégrales, la finalité de ce travail demeure *l'appropriation personnelle des références* nécessaires au traitement du programme, ainsi que leur *mobilisation* dans le cadre d'un travail à la fois personnel mais aussi collectif de *constitution d'un répertoire* commun de *citations et d'exemples*. Il s'agissait d'abord de *constituer les éléments d'une culture à la fois littéraire et philosophique*, en entrant dans *les concepts fondamentaux de la pensée politique*, par le biais d'une *œuvre littéraire* relativement facile d'accès, par sa forme narrative.

En outre, ce travail a trouvé une forme d'aboutissement dans la *rédaction d'un essai philosophique*, où les références étudiées pouvaient être exploitées pour répondre à une question en lien avec l'épreuve du baccalauréat.

Bilan

Après une réticence initiale, liée à la lecture d'une œuvre relativement longue, les élèves ont exprimé leur satisfaction et leur intérêt à lire 1984 d'Orwell, en constatant qu'une œuvre littéraire pouvait offrir des perspectives philosophiques riches et denses.

Mon regret tient au choix du sujet de réflexion que je leur ai proposé, qui n'offrait sans doute pas suffisamment de distance par rapport au cours et n'a pas permis de développer une réflexion assez personnelle, dans la mesure où il les invitait sans doute trop directement à y réinvestir les éléments déjà abordés en classe. J'aurais sans doute dû donner à la question une formulation plus générale, sans y mentionner explicitement l'œuvre étudiée, mais je craignais de la sorte d'inviter à un travail plus proche de la dissertation, et souhaitais par ailleurs valoriser l'appropriation de l'œuvre elle-même. Mon parti pris était en effet de donner à mes élèves l'opportunité de réinvestir immédiatement leurs connaissances, fort du constat selon lequel trop souvent, leurs essais ne mobilisent que très peu les références qu'ils ont pourtant étudiées.